

Les lucioles de Beyrouth

Nayla Naoufal

Number 150 (1), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71618ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Naoufal, N. (2014). Les lucioles de Beyrouth. *Jeu*, (150), 88–89.

de BEYROUTH

Les lucioles



Alexandre Paulikevitch dans sa pièce *Elgha'*, créée en décembre 2013 à Beyrouth.
© Caroline Tabet

Beyrouth, capitale aux 1000 paradoxes, théâtre des affrontements d'une société éclatée aux 18 communautés confessionnelles. Ses murs, ses esprits et parfois ses corps portent encore les traces de la guerre. Dans cette ville où les scènes musicale et théâtrale sont foisonnantes malgré le manque de subventions, la danse contemporaine est le parent pauvre. **Nayla Naoufal**

il n'existe pour ainsi dire aucune formation professionnelle en danse à Beyrouth et aucune aide spécifique dans ce domaine. Pourtant, des chorégraphes – Khoulood Yassine, Yalda Younes, Alexandre Paulikevitch, Zeina Hanna, Danya Hammoud, Clara Sfeir, Ali Chahrour, pour n'en nommer que quelques-uns – y créent des pièces inventives et hybrides. Souvent autodidactes, ils sont venus à la danse par des chemins de traverse, se formant surtout au gré des ateliers donnés par des enseignants de passage et des formations ponctuelles à l'étranger.

Ils sont plusieurs à ne guère apprécier la fusion au petit bonheur de la danse contemporaine et d'autres formes, préférant plutôt puiser leur inspiration dans le cinéma et des danses d'affirmation identitaire, telles que le baladi, le flamenco et le butô. Faute de financement, ils proposent souvent des solos et des cocréations. Notamment, les performances de KhouLOUD Yassine, d'Alexandre Paulikevitch et de Danya Hammoud sont des questionnements par le prisme du mouvement sur le rapport à l'autre, à l'espace, à la société, à la religion, au corps, au genre, aux tabous, à la violence larvée ou déclarée... Autant de questions essentielles dans une société multiconfessionnelle, régie par des normes strictes, où les tabous sont nombreux.

RYTHME, PHYSICALITÉ ET MINIMALISME

KhouLOUD Yassine trimballe toujours un métronome dans son sac à main. L'approche rythmique caractérise son travail, entre autres les trois pièces qu'elle a créées avec son frère, le compositeur et percussionniste Khaled Yassine : « On transpose les subdivisions rythmiques entre les temps musicaux dans le mouvement », nous explique-t-elle en entrevue. La chorégraphe ne crée pas de pièces à thèmes : « Certes, mon quotidien affecte mon corps et ça se retrouve sur scène, mais mes propositions sont abstraites, du moins dans le discours. »

Ainsi, l'engagement physique lui permet de travailler en filigrane les rapports de pouvoir. Dans *Une nuit de mars*, créée en 2007, elle intègre les gestes emblématiques des dictateurs, des toréadors et des boxeurs. Lors d'une résidence de création sur l'obscénité chez la compagnie Dance Works Rotterdam en 2011, elle fait appel à un jeu d'enfants « où quelqu'un aux yeux bandés doit attraper la personne qui le frappe. Pour [elle], l'obscénité, c'est abuser de son pouvoir pour exploiter les plus faibles. » Marquée par le baladi, les danses africaines et la salsa, KhouLOUD Yassine propose une gestuelle centrée sur le bassin. Tout en adoptant une grande physicalité, la chorégraphe est « à la recherche d'une urgence et de l'absence de gratuité dans le mouvement ».

CHORÉGRAPHER L'ÉTAT DE CORPS

Chorégraphe, Danya Hammoud est également la cofondatrice de la compagnie de théâtre Zoukak à Beyrouth. Elle y est actuellement en résidence pour créer, avec KhouLOUD Yassine et l'acteur Mounzer Baalbaki, une pièce chorégraphique « qui décortique ce qui se passe dans le corps avant et après l'acte de tuer, avec l'hypothèse que nous sommes tous de potentiels assassins ». Elle s'inspire surtout du cinéma : « Je suis très influencée par le temps chez Herzog et Haneke. Dans mon travail, chaque geste naît avec une durée spécifique ; je ne ralentis rien. »

Depuis qu'elle a réalisé une recherche sur les autobiographies dansées, Hammoud conçoit ses créations comme des recherches sur le mouvement, qu'elle amorce par des



Entre temps 2 de KhouLOUD Yassine, créé en 2012 avec son frère Khaled Yassine, compositeur et percussionniste. © Greg Demarque

questions. Sa deuxième création, *Mahalli* (à la fois « ma place » et « d'ici ») a émergé à partir de nombreuses interrogations, par exemple : « Dans le corps, quel est le principal initiateur du mouvement qui lui permet de se poursuivre continuellement ? » Peu à peu s'est esquissée la thématique centrale de la pièce : « Mon corps est mon premier territoire. »

Mahalli présente un travail sur l'état de corps, même si le moindre geste est écrit au cordeau, regards y compris : « Je ne comprends pas la neutralité du visage dans la plupart des pièces de danse contemporaine. Pour moi, le visage fait partie du corps et devrait bouger », souligne Hammoud. Dans *Mahalli*, le moteur du mouvement est l'ondulation du bassin, sorte de ressac oscillatoire et minimaliste permettant à Hammoud, mi-femme, mi-animal, d'investir l'espace avec le moins d'efforts possible.

EXULTER ET SE RÉVOLTER PAR LA DANSE

Le chorégraphe Alexandre Paulikevitch danse avec virtuosité un genre habituellement réservé aux femmes, le baladi. Il vient tout juste de fonder sa propre compagnie de danse, Baladi Baladi, avec des danseuses qu'il a lui-même formées. Un fil conducteur relie toutes ses créations : le thème du corps autre, mutilé, handicapé, torturé, excisé... Sa nouvelle création, *Elgha'* (en arabe, « abolition »), a été présentée en avant-première à Beyrouth en décembre 2013. L'idée de cette pièce sur l'oppression dans le monde arabe lui est venue à la suite d'un stage de baladi au Caire au moment du référendum sur la Constitution : « J'ai vécu des moments très difficiles dans la rue, tout en vivant le rêve absolu en stage. En outre, j'ai constaté que la danse n'avait plus droit de cité, parce que les cabarets étaient progressivement fermés par les Frères musulmans. »

De plus en plus conscient de la montée des intégrismes religieux, le chorégraphe souhaite dans *Elgha'* « dénoncer des sociétés machistes où les hommes sont les oppresseurs. [Il] danse les oppressions des femmes et des homosexuels, les viols collectifs de la place Tahrir, les femmes violées par la police en Tunisie... » Alors que dans son deuxième solo, *Tajwal*, Paulikevitch déconstruisait le mouvement pour s'éloigner de l'image sulfureuse du baladi, il déploie dans sa nouvelle création une gestuelle de « cabaret pur », qui célèbre la sensualité de la danse et, pour les scènes illustrant les viols, fait appel au butô, qui se glisse souvent dans son travail.

KhouLOUD Yassine, Alexandre Paulikevitch et Danya Hammoud ont ceci en commun que, sans être dans la provocation gratuite, ils font abstraction de ce qui est mal accepté par la société. Cela dit, la contrainte n'est pas toujours où on l'attend : « Au Liban, on imite beaucoup les chorégraphes occidentaux, indique Paulikevitch. En ce sens, le corps n'est pas libre. » Leur danse, ces trois chorégraphes la conçoivent comme une danse-manifeste, où corps et esprits sont libérés de l'aliénation. En mars 2014, le Festival DañsFabrik à Brest les réunira avec d'autres artistes dans une sélection concoctée par Yalda Younes et joliment intitulée, d'après l'ouvrage de Georges Didi-Huberman, *Beyrouth, les lucioles*. ●